

Daniel Bloch

Episode 17

1926. La relecture par Henri Bergson du *Bergson* de Jacques Chevalier. Troisième partie

Les échanges entre Jacques Chevalier et Henri Bergson, tout au long de l'année 1926, que l'on peut connaître tant par leurs courriers que par les verbatims de leurs entretiens, sont particulièrement riches, et plus particulièrement ceux relatifs aux leçons (ou chapitres) VI et VII de l'ouvrage que veut consacrer Jacques Chevalier à Henri Bergson. Rares sont les documents qui permettent d'accéder, avec autant de clarté et en profondeur, à la méthode et la doctrine d'Henri Bergson qui s'exprime ici avec une spontanéité inhabituelle chez lui.

La leçon VI, *Evolution et création. La signification de la vie et la place de l'homme dans l'univers*, fait référence à l'ouvrage de Bergson *L'évolution créatrice*¹ publié en 1907, et dont on retient notamment le concept d'*élan vital*

Dans la leçon VII, *Les prolongements et la portée de la pensée bergsonienne. Dieu, la destinée de l'homme, le renouveau métaphysique*, Jacques Chevalier souligne que la doctrine de Bergson n'est pas une doctrine fermée :

« Sa doctrine se défend d'être un système² au sens strict : elle est plus un progrès qu'une chose, elle est plus une voie qu'un terme, elle ne ferme jamais les questions, elle les ouvre ; elle ne nous montre pas à l'avance le but auquel nous devons tendre, encore moins le pose-t-elle pour le viser ensuite : elle nous propose une direction, après avoir exclu celles qui ne peuvent nous conduire au vrai ; et, cette direction

¹ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Edition critique dirigée par Frédéric Worms, Presses universitaires de France, 2013.

² « A la différence des systèmes, la philosophie ne pourra se constituer que par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs, de bien des observateurs aussi, se complétant, se corrigeant, se redressant les uns des autres. » Bergson, *Introduction à l'Evolution créatrice*, *op.cit.*. p. X.

une fois reconnue, elle va de l'avant ; elle progresse indéfiniment et elle nous demande de progresser indéfiniment comme elle, en abordant les problèmes les uns après les autres et en les traitant chacun selon sa nature spécifique, sans jamais s'asservir aux résultats obtenus, qui, même lorsqu'ils paraissent définitifs, ne le sont que provisoirement [...]. Elle (sa méthode) vise la vérité : or la vérité est quelque chose que l'on n'a jamais fini de trouver³. »

1926, c'est une année où la doctrine de Bergson est encore violemment attaquée par des « malveillants » dit-il, des philosophes mais aussi des personnalités scientifiques de premier plan, qui s'opposent à sa conception du temps et plus encore à son concept d'élan vital, tout autant célébré que controversé. *L'évolution créatrice* constitue un titre provoquant, en fait un oxymore puisqu'il rapproche la théorie darwinienne de l'évolution de ce qui pourrait apparaître comme relevant du créationnisme. Bergson cherche en effet à concilier l'espace et les mécanismes avec l'intuition et la durée dans la complexité propre aux sciences de la vie.

Bergson attache une particulière attention à la leçon de Jacques Chevalier consacrée à *l'Évolution créatrice*, car il tient à s'assurer qu'elle ne laisse pas place à des arguments dont feraient leur miel ceux qui le critiquent. Il attache plus d'attention encore à la leçon consacrée par Chevalier aux prolongements de sa pensée, afin d'éviter qu'elle ne la déforme, plus particulièrement sur la question relative à Dieu, alors qu'il réserve ces prolongements aux *Deux sources de la morale et de la religion*, qu'il publiera huit années plus tard. Il approuvera cependant ces deux chapitres dès lors que Jacques Chevalier aura pris en compte les nombreux amendements que Bergson lui demande d'accepter, et parce que Jacques Chevalier aura précisé, chaque fois que Bergson l'a jugé nécessaire, que ce qu'il écrit n'engage que son auteur. « Il tient beaucoup à ce que je marque très nettement les points où je prolonge sa pensée. Il entend ne pas aller au-delà du point où l'a conduit sa méthode d'investigation propre. » « C'est en

³ Jacques Chevalier, *Bergson, op.cit.* p.240-241.

cela que réside la force convaincante de ma doctrine et des résultats que j'ai pu obtenir⁴ » lui dit Bergson.

Dans ses *Entretiens avec Bergson*, Jacques Chevalier rend compte, pour les leçons VI et VII, des points que « Bergson avait notés exactement et que lui-même a relevés textuellement ». Il approuvera le 13 mai 1926 le chapitre VI, puis le 10 juin le chapitre VII - même si, dans un second temps, il apportera quelques corrections sur les épreuves d'imprimerie – les placards- avant de donner son approbation à la totalité de l'ouvrage.

Paris, 13 mai 1926

« Mon cher ami,

Je m'en veux de ne pas vous voir encore répondu. Je suis pourtant un peu mieux. Cette fois, c'est le traitement plus encore que la maladie, qui me dérange et me prend mon temps. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas tarder davantage à vous dire que les additions et modifications que vous avez faites à vos 2^o, 4^o et 6^o leçons me semblent parfaites ; je ne vois réellement rien à changer. » *H. Bergson*

Paris, 10 juin 1926

« Mon cher ami,

Je ne veux pas tarder davantage à vous complimenter pour votre dernier chapitre (Chapitre VII). Avec les modifications que vous y avez apportées et l'introduction que vous y avez jointe, il conserve tout son intérêt, qui est très grand, en même temps qu'il devient plus clair. Le risque de confusion ou de malentendu que je vous signalais devait tenir aussi en partie, aux renvois que vous aviez mis au bas des pages et qui pouvaient être interprétés à faux si l'on ne se transposait pas aux textes indiqués (de Bergson). Je crois que vous avez eu raison de supprimer la plupart d'entre eux. »

⁴ Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, *op.cit.*, p. 63.

Revenons à leur entretien du 9 avril 1926, où Henri Bergson dicte à Jacques Chevalier ses observations concernant ces deux chapitres. Celles-ci nous apportent de nombreuses précisions sur la pensée même de Bergson.

« Au début de votre sixième leçon⁵, vous dites que la plupart des biologistes reléguaient « l'élan vital » parmi les entités inutiles. Ce n'est pas tout à fait exact. L'énoncé que je donne de cette thèse dans *l'Evolution créatrice* fut bien accueilli et utilisé par un certain nombre de biologistes, anglais et américains surtout. En France, il n'y eut d'hostilité marquée que de la part de Le Dantec.

Plus loin, vous dites que j'avais entrepris mon étude avec de fortes présomptions contre le point de vue évolutif. Il serait plus juste de dire : avec certains doutes au sujet du transformisme⁶.

Même page, vous dites qu'une première inspection m'avait amené à conclure contre l'évolution. Il serait plus juste de dire qu'une première inspection avait confirmé certains de mes doutes. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire de mettre le public au courant de ces tâtonnements, puisque je ne lui en ai pas parlé moi-même.

Pour tout ce qui suit (Leçon VI), il me paraît nécessaire de bien marquer que c'est vous qui parlez, et non pas moi. Le lecteur pourrait s'y tromper, et il s'y trompera même sûrement, car à la page 21 de votre manuscrit interviennent certaines considérations qui sont effectivement miennes. Cette remarque s'appliquerait aussi bien à d'autres passages. Dites-vous bien que vos lecteurs ne m'auront pas lu ou, en tout cas, ne se reporteront pas à mon texte.

Trois pages plus loin, vous parlez de la chiquenaude d'une *volonté consciente*, et vous ajoutez que la fin a été *voulue*. Je ne vais pas aussi loin. C'est dépasser le donné, l'expérience pure, à laquelle je prétends me tenir, que de parler de volonté ou de choix. Tout ce qu'on peut dire

⁵ Evolution et création. La signification de la vie et la place de l'homme dans l'univers.

⁶ Théorie de l'évolution des êtres vivants par transformations successives.

est que le mode d'opération dont je parle ressemble plus à du *volontaire* qu'à du *mécanique*.

Lorsque vous dites que Lamarck attribue l'œil à l'empreinte de la lumière, ce n'est pas tout à fait exact. Je ne crois pas que Lamarck ait jamais appliqué ses idées à la formation de l'œil. Il faudrait dire : dans une hypothèse comme celle de Lamarck, l'œil devrait être attribué à l'empreinte de la lumière.

Lorsque dans votre conclusion, vous dites qu'il nous faut remonter à une Energie infinie, Dieu, notez que je n'ai pas parlé moi-même d'Energie infinie. D'autre part, j'évite les explications par la Cause première, qui sont nécessairement des constructions, alors que je prétends m'en tenir à l'expérience. Il faudrait donc donner tout ceci comme une inférence, nullement illégitime d'ailleurs, tirée de *l'Evolution créatrice*, mais pas comme un extrait du livre.

Même observation pour ce qui suit. Ce sont là des réflexions à l'occasion de l'« Evolution créatrice ». Il faudrait bien marquer qu'il en est ainsi, sinon le lecteur se fera une idée erronée de l'intention et de la méthode du livre. Celle-ci consiste essentiellement à partir des faits, à examiner si le mécanisme suffit à les expliquer, et, au cas où il ne suffirait pas, à chercher *jusqu'ou* les faits nous conduisent mais à *ne pas dépasser ce point* ; si j'apporte quelque chose de nouveau c'est cela »⁷.

Bergson examine, toujours au cours du même entretien, la septième et dernière leçon, qui constitue la conclusion de son cours. Jacques Chevalier « note fidèlement, tandis qu'il parle, toutes ses observations, qui sont de la plus haute importance.

« La rédaction des pages 5, 6, 7, 8 du manuscrit⁸, et surtout la page 6, pourrait faire supposer que j'ai voulu donner dans *l'Evolution*

⁷ Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, op.cit., p. 63-69.

⁸ Page 244 et suivante du livre.

créatrice une démonstration de l'existence de Dieu, ou tout au moins qu'étant en possession, moi, d'une certaine croyance, j'ai voulu y acheminer le lecteur. Cette interprétation détruirait ce que je tiens pour essentiel dans la doctrine, et surtout dans la méthode. Celle-ci consiste à partir de l'expérience et à remonter aussi haut que possible vers la source, mais à s'arrêter là où s'arrête l'expérience. Je remonte ainsi à un « élan vital ». Sans doute cet élan vient de quelque part. Mais d'où ? Je n'en dis rien, parce que, avec les matériaux dont je dispose en tant qu'auteur de *l'Evolution créatrice*, je n'en sais rien. J'ai bien nommé cette cause ; et du moment que je la nomme, je ne puis que l'appeler Dieu. Mais, si je m'en tiens à *l'Evolution créatrice*, ce Dieu n'est connu que comme la cause x d'un monde fini et imparfait : en particulier, rien ne le révèle ici comme Providence. Bref, il lui manque ce à quoi les hommes tiennent le plus, ou, ainsi que je vous le disais, ce à quoi ils pensent d'abord quand ils se tournent vers Dieu. Pour aller plus loin, avec la méthode de la philosophie pure telle que je l'entends (je ne parle pas, bien entendu, de l'appel à la révélation et à la foi), il faudrait, comme je l'écrivais au P. de Tonquedec⁹, des recherches d'une tout autre nature ; il faudrait *approfondir* le problème moral. Tout ce qu'on peut dire c'est que les vies présentées dans *l'Evolution créatrice* n'ont rien d'inconciliable avec l'affirmation d'un Dieu que je me permettrais d'appeler « complet », celui à qui on s'adresse quand on prie. Mais dire que je prouve l'existence de ce Dieu, ou que je veux le prouver, serait aller trop loin, et, encore une fois, effectuer un saltus entre le point auquel je m'arrête, auquel je dois m'arrêter à la suite de mes recherches, et un point auquel on ne pourrait être amené (*philosophiquement*) que par des recherches philosophiques d'une autre nature.

⁹ Pour le Père Joseph de Tonquedec, exorciste officiel de l'archidiocèse de Paris, le Dieu de Bergson ne pouvait être le Dieu des catholiques.

Ceux qui me savent en relation d'amitié avec vous croiront sans doute que ces pages reproduisent des explications que je vous ai données. Il faut dissiper cette équivoque. Je note au surplus en bas de la page 7, et en haut de la page 8, une ou deux phrases qui montrent que vous-mêmes m'avez bien compris.

Les pages 7 à 16 de votre manuscrit¹⁰ sont fort intéressantes, mais elles devraient elles aussi, être données comme une méditation de vous sur des thèmes pris çà et là dans mes travaux. Sinon, il y aura encore malentendu ; le lecteur se trompera sur ma méthode, sur ce qu'elle croît apporter de plus solide. En effet, dans ces pages sont rapprochés, et de manière à ce que les conclusions qu'on en tire viennent converger sur un seul point, des passages extraits de plusieurs de mes travaux. L'impression qui se dégage pour le lecteur est que je me suis mis à la recherche de certaines vérités d'ordre spirituel, postulant en quelque sorte à *priori* l'existence de ces vérités, en tout cas inquiet de les trouver, et que les affirmations contenues dans ces divers fragments sont autant d'étapes dans cette recherche. Ceci risquerait de ruiner la certitude toute particulière que j'attribue, à tort ou à raison, aux conclusions que j'apporte. Si elles ont quelques forces de persuasion, c'est précisément parce qu'elles ont été obtenues en dehors de toute intention de ce genre, de toute inquiétude, à l'occasion de certaines études positives qui y semblaient d'abord absolument étrangères ou qui avaient incliné la science dans un sens tout différent.

Pour cette raison, je ne vous conseillerais pas de maintenir la note de la page 17, relative à un entretien avec moi. Le Bergson qui parlait alors pouvait exprimer un sentiment personnel ; mais, par là-même, ce n'était plus le Bergson philosophe. Celui-ci applique une certaine méthode, s'en tient aux résultats de cette méthode et doit à cela toute la confiance qu'on veut bien avoir en lui. Il n'a pas le droit d'exposer

¹⁰ Jacques Chevalier, Bergson, *op.cit.*, p.249-262.

en public des idées que celui-ci croira, à tort, avoir été obtenues par la même méthode et mériter le même genre de confiance. J'ajoute qu'après une communication de ce genre, le lecteur ne peut pas ne pas croire que tout le reste de l'exposé émane bien de moi, alors que c'est une méditation, très intéressante d'ailleurs, de vous.

Même observation, pour la note de la page 19¹¹ : imprévisible pour nous, dites-vous, non pour le Créateur. Ici vous ne pouvez parler qu'en votre nom. Moi, je ne l'affirmerais pas. Même observation pour toute la page 20.

Aux pages 21-22, sur la personnalité divine, le lecteur, ici encore, aura l'impression que j'ai prétendu résoudre un problème que je n'ai même pas abordé, et que je n'avais aucun moyen d'aborder. Mais tout cela est intéressant comme réflexion de vous, à propos de ce que j'ai écrit, sur des questions qui se posent à partir du moment où je ne me sens plus capable, moi, avec la méthode que j'apporte, de dire quelque chose.

Pour les pages 25-30¹², ce que vous dites là est tout à fait légitime comme méditation personnelle, mais tout à fait contraire à ma méthode, qui est de ne jamais recourir à la Cause première et de toujours donner des explications *spécifiques* des faits. Ici encore, le lecteur pourrait se tromper, car il y a des renvois à des passages de mes travaux. Il faut que l'on sache que ces textes servent simplement ici de thèmes à votre réflexion personnelle.

D'autre part, dans la conversation avec le prince Bonaparte à laquelle il est fait allusion au bas de la page 25 il me semble bien que je n'ai fait que reproduire les objections contre le mécanisme que j'expose dans *l'Evolution créatrice* et ailleurs. D'une manière générale je crois

¹¹ *Ibid.* p.259.

¹² *Ibid.* p.284-269.

qu'il serait préférable de ne pas se référer, dans votre livre, à un simple entretien.

Page 34¹³ : même observation que pour les pages 25-30. Je ne me suis pas posé le problème de l'imperfection, ni d'une manière générale, ni sous la forme de « problème du mal », comme semble l'indiquer un passage antérieur que je ne puis retrouver.

Page 43¹⁴. Vous écrivez : « La société est indifférente au bien et au mal. » Je n'irais pas, pour ma part, aussi loin. Mais le lecteur pourrait le croire, car tout de suite après cette phrase viennent des textes de moi.

Page 46¹⁵. Il y a une morale religieuse construite avec des éléments empruntés à mes travaux ; mais je ne l'ai pas construite moi-même comme le lecteur pourrait le croire. La morale que je conçois, d'ailleurs imprécise encore, ne va pas contre cet esprit, mais elle serait plus complexe. Les maximes d'Emile Olivier que je cite dans mon discours à l'Académie, et que je trouve d'ailleurs fort belles, ont été mises pour renseigner le public sur la psychologie d'Olivier et non pas pour illustrer ma pensée à moi. D'une manière générale, il faut dire que le lecteur ne se transportera pas aux textes de mes travaux auxquels vous le renvoyez, et qu'il ne pourra, par conséquent, distinguer entre ce que j'ai dit dans ces textes et les réflexions que vous avez pu faire sur eux.

Page 48. Je vous ferais la même observation pour la citation de Revaison. On ne voit pas assez que c'est une citation.

Page 50¹⁶. Ce serait dépasser ma pensée que de dire que le temps unique et universel n'existe que pour Dieu ; et cependant le lecteur pourra croire que j'ai exprimé cette pensée, surtout s'il se réfère à la note du bas de la page, où est cité un texte de Durée et simultanité.

¹³ *Ibid.* p.272

¹⁴ *Ibid.* p.281.

¹⁵ *Ibid.* p. 285.

¹⁶ *Ibid.*p.289.

Vous pouvez sans doute soutenir que cette conclusion, selon vous, s'impose, et ce sera une thèse intéressante. Mais il faut qu'on sache que c'est votre vision à vous du Temps tel que je le décris.

Page 52¹⁷. Partir de Dieu pour aller aux choses. Telle est sans doute la méthode d'un Spinoza. Et, plus généralement, on peut y voir la méthode vraie. Mais ce n'est pas la mienne, et il ne faudrait pas que le lecteur pût me l'attribuer, car jamais je ne pars de Dieu comme s'il était *donné*.

Page 54. Bergson, dites-vous, se ferait scrupule de rien publier qui pût écartier une âme de sa croyance. – Ceci pourrait faire croire que je me préoccupe, avant d'écrire ou de publier, de ne pas blesser telle ou telle croyance. Je n'ai pas eu cette préoccupation, et vous êtes d'ailleurs le premier à dire que je ne me suis jamais soucié que de la vérité. Mais ce que j'ai dit bien souvent – et je l'ai dit probablement à vous-même – c'est que la foi est consolatrice, et que si j'avais, sans le vouloir, détourné des âmes de leur foi, j'en serais peiné.

Page 55¹⁸. Vous écrivez : Ce dernier mode d'intuition (d'après Kant) ne saurait convenir qu'à l'Être suprême ; chez l'homme il ne peut exister. – Pour moi, encore une fois, je ne me suis jamais risqué à dire ce qui est en Dieu, ce que fait Dieu. Ce sont donc là des inférences tirées de ma doctrine ; mais le lecteur s'imaginera que c'est la doctrine même (cf. p. 58).

Page 59 note. La phrase citée est une phrase dans laquelle je résume la pensée de Ravaisson. J'en approuve l'esprit, mais je ne la prends pas tout à fait à mon compte, comme la note pourrait le faire supposer. »

Bergson poursuit : « Quant à votre dernière leçon (VII), si intéressante et si brillante dont je vous ai parlé très longuement, elle appelle une remarque générale : vous y appliquez le plus souvent une méthode

¹⁷ Page 290, note.

¹⁸ Page 294. Cf. p. 297.

que vous avez parfaitement le droit d'appliquer, et qui consiste à se placer en Dieu, dans la vérité intégrale une fois trouvée. Mais c'est votre méthode. La mienne, ainsi que je vous l'ai dit maintes fois, est essentiellement différente, et, si j'ai apporté quelque chose de nouveau, c'est cette méthode. Elle consiste à s'avancer aussi loin que possible, porté par l'expérience, dans la voie des réalités spirituelles, mais à ne pas dépasser l'expérience. Cette expérience n'irait jusqu'à Dieu que si elle devenait l'expérience mystique. Et, certes, je n'exclus pas cette expérience ; et l'on peut même soutenir qu'elle est située dans le prolongement de la mienne. Mais la mienne, encore une fois ne va pas si loin. »

8 octobre 1926. Henri Bergson vient de relire l'ensemble des placards de l'ouvrage de Jacques Chevalier. Il relève quelques erreurs, de nature typographique, mais il revient aussi sur quelques questions de fond. Ainsi : « Placard 24, page 4, lignes 17 et 18. – Ce serait dépasser ma pensée que de dire que la probabilité de la survivance, telle qu'elle résulte de mes analyses (et abstraction faite, bien entendu, de la conviction que peut donner la foi religieuse) « équivaut pratiquement à la certitude ». Mais des probabilités tirées de groupes de faits nouveaux *pourront*, en s'additionnant avec celle-là, nous rapprocher indéfiniment de la certitude. Les lignes que vous citez s'appliquent, d'une manière générale à la méthode que je propose, et qui consiste à tendre vers la certitude par une accumulation de probabilités. Je serais donc d'avis de supprimer ces deux lignes. D'autre part, je crois que les 5 lignes qui suivent ne s'appliquaient pas, dans mon exposé, au problème de la survivance, mais à celui de l'indépendance relative du psychique par rapport au physique. Dans ce cas, il y aurait lieu de les supprimer [...]. Enfin, impression que m'a laissée cette vision synthétique et quasi-instantanée de l'ensemble des épreuves : ce livre mériterait d'avoir un vrai succès, non pas certes à cause du sujet traité, mais en raison du talent de l'auteur. » *H. Bergson.*

Paris, 18 décembre 1926.

« Mon cher ami,

Je vois que votre livre, à peine paru, vous a déjà valu des félicitations. Cela ne m'étonne en aucune manière, étant donné que vous avez traité de manière si personnelle, et rendus si vivants, des problèmes aussi abstraits. Laissez-moi vous dire combien je suis touché de la pensée que vous avez eue de faire tirer pour moi un exemplaire spécial de l'ouvrage. L'éditeur ne tardera certainement pas à me le faire parvenir. Je dois vous dire que j'en possède déjà bien le contenu, dont vous avez bien voulu me donner la primeur. »

Paris, 27 décembre 1926

« Mon cher ami,

J'ai reçu ces jours-ci, -accompagné d'une fort aimable lettre des éditeurs, à laquelle j'ai tenu à répondre aussitôt, le superbe exemplaire que vous me destiniez et je vous en remercie de nouveau. J'ai relu le livre d'un bout à l'autre, et je vous dirai tout au long, de vive voix, le plaisir qu'il m'a encore fait. »